

- ÉDITORIAL
- SOCIÉTÉ
- ÉCONOMIE
- CULTURE
- CLUB DE LECTURE

**Automne 2022**

# CARÉDITS

## CÉGEP DU VIEUX MONTRÉAL

Programme : Arts, lettres et communication

Option : Communication et médias

Cours : 585-M11-VM,  
Journalisme, Automne 2022

Professeur : Olivier Normand-Jenny

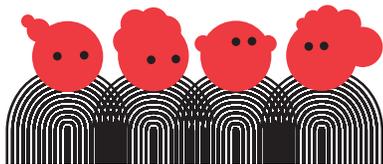
Graphisme : Maude Trottier

Conseillère à la vie étudiante :  
Sophie Brosseau

Comité de rédaction :  
Mirka Beaulieu-Gauthier, Julien Bellefleur, Vicente Ivanov, Alizé Joire

## JOURNALISTES :

**Groupe 2 :** Simone Beaulieu-Cloutier, Mirka Beaulieu-Gauthier, Julien Bellefleur, Hortense Bergeron, Phœbé Boisclair-Fleury, Mia Cantin-Raihani, Philippe Da Silva, Jérémy Goudreau-Bernier, Charlotte Guitar, Violette Guyot, Philippe Hardy, Dharma Isabel, Vicente Ivanov, Alizé Joire, Florence Leblond, Simon Lemire, Chanel Léveillé, Thomas Lévesque, Antoine Luppoli Lavigreur, Adèle Mercieca, Noémie Ouellette, Lélia Papillon-Dumaine, Frédérique Parent, Veronica Peraza Martinez, Annabelle Savard, Léa Turcotte, Lili-Rose Vaillancourt, Margot Vilandré Frenette



## Liberté 2022

MIRKA BEAULIEU-GAUTHIER

ALIZÉ JOIRE

JULIEN BELLEFLEUR,

VICENTE IVANOV

**De la guerre en Ukraine au vandalisme d'œuvres d'art prisées, en passant par la COP 27 et le décès de la reine Elizabeth II, de nombreux événements marquants de l'année 2022 resteront à jamais gravés dans notre mémoire. Mais pour tous, l'automne 2022 est celui d'un retour à une liberté postpandémique. L'équipe du journal Le P'tit Vieux s'est aventurée sur le terrain du CÉGEP pour savoir comment les étudiants se sont sentis durant cette année caractérisée par la fin de l'urgence sanitaire et un retour à la normale. Qu'est-ce qui a changé dans leur vie ?**

Le P'tit Vieux a questionné les étudiants du CÉGEP du Vieux Montréal pour savoir quelles sont les préoccupations majeures à l'automne 2022, au crépuscule de la pandémie. En haut de la liste : la performance aux études, la gestion de l'argent en tant qu'étudiant et l'enjeu environnemental. « Un premier truc qui me préoccupe, c'est l'inflation, c'est très difficile pour nous en tant qu'étudiants [...] Il y a aussi l'immobilier qui devient beaucoup plus cher, qui sait si dans 10 ans je vais pouvoir m'acheter une maison [...] L'enjeu climatique m'inquiète aussi beaucoup, j'ai *legit* peur de faire des enfants, je veux pas qu'ils vivent dans des mauvaises conditions », affirme un étudiant.

La pandémie a eu un impact sur la vie de tous. Cet impact a-t-il été positif ou négatif ? Les réponses des étudiants du Vieux Montréal sont variées. Certains ont développé de nouvelles passions, d'autres de nouvelles dépendances, entre autres, celle à la nicotine, nous raconte une étudiante sortant une cigarette électronique de sa poche en blaguant : « C'est ça ma nouvelle passion ! », ironise-t-elle. Beaucoup d'étudiants voient certains bons côtés du confinement : ils ont pris une pause de l'école, mais pas de leurs parents... et l'ennui était présent et persistant : « J'ai découvert le côté plus sombre de TikTok », raconte à la blague une étudiante qui a commencé à faire des danses TikTok pour passer le temps.

Aussi, impossible de passer à côté de cette question clichée que nous, les jeunes, nous sommes toutes et tous fait poser : *Sentez-vous que vous avez perdu les meilleures années de votre vie ?* Tous les jeunes, sans exception, ont répondu non. Bien que durant la pandémie certains sentaient qu'ils perdaient du temps précieux, avec du recul ce sentiment n'était plus valide. « J'ai passé beaucoup de temps avec moi-même et j'ai pu découvrir de nouvelles facettes que je ne connaissais pas avant », raconte une étudiante de première année.

Finalement, concernant les préoccupations des jeunes en 2022, les pages qui suivent en offrent des exemples concrets. Bonne lecture.



L'automne  
2022 est celui  
d'un retour à une  
liberté post-  
pandémique.

# Quand le patriarcat n'est pas, les femmes dansent



MARGOT VILANDRÉ

**L'avortement a beau être pratiqué depuis longtemps, l'aborder à la télévision semble aussi difficile que de décrocher la lune. Mais un film se démarque pour son approche avant-gardiste du sujet : *Dirty Dancing* (1987). Grâce à ses chansons emblématiques, à ses répliques vite devenues clichées, aux déhanchements de Patrick Swayze et de sa complice Jennifer Grey, le réalisateur Emile Ardolino a su créer un phénomène. Quelques décennies plus tard, le film redevient d'actualité. Alors que les droits des femmes régressent à de nombreux endroits dans le monde, *Dirty Dancing* est prisé par les féministes et incarne, encore une fois, un symbole de révolte à cause de la présence importante du thème de l'avortement.**

L'histoire de *Dirty Dancing* se trame au début des années 60 sous une gouvernance américaine conservatrice. La protagoniste, surnommée « Baby » (Jennifer Grey), passe l'été dans un domaine familial avec sa famille. Lorsqu'elle apprend qu'une jeune femme qui travaille à son lieu de vacances souhaite se faire avorter, elle lui vient en aide sans la moindre hésitation. Nul besoin que le mot soit prononcé pour que le public soit émotionnellement investi dans cette aventure singulière.

À cette époque, la loi *Roe v. Wade* criminalise l'avortement. La jeune femme décide donc de faire affaire avec un « médecin » aux pratiques plus que douteuses afin de mettre fin à sa grossesse indésirée. Cette situation s'annonce comme le pilier de l'histoire. La scénariste du film, Eleanor Bergstein, s'en est assurée sans quoi, son œuvre cinématographique risquait de ne jamais voir le jour. « Si vous voulez inclure un tel élément [un avortement illégal], vous avez intérêt à l'intégrer précisément dans l'intrigue, ainsi le jour où l'on vous demandera de le retirer, vous ne pourrez pas le faire sans que le film s'effondre », déclare la scénariste. Sous l'ère conservatrice américaine de Ronald Reagan, aborder l'avortement à l'écran dans un univers d'hommes n'est pas une tâche facile.

## La perpétuation du tabou

Une étude de l'Université de la Californie rapporte que seulement 310 films parus entre 1913 et 2012 ont un scénario qui survole ou porte sur l'interruption volontaire d'une grossesse (IVG). Ces chiffres sont peu représentatifs de la mentalité en 1987, l'année de création du film *Dirty Dancing*.

Aux États-Unis, dans les années 80, 40% des Américaines appuient le choix de mettre un terme à une grossesse non désirée.

Encore aujourd'hui, malgré l'envie de plusieurs réalisateurs de porter des IVG à l'écran, on perçoit une forte hésitation à travers le milieu. Les grandes chaînes de production sont réticentes et craignent la réaction du public. Les préjugés sont, en conséquence, concrétisés et le tabou subsiste. La spécialiste en antiféminisme québécoise, Véronique Pronovost, évoque une problématique dans le monde du cinéma : les avortements y sont mal représentés. « Les produits culturels peuvent faire passer des idées, des mythes ou des croyances erronés, selon lesquels l'avortement peut causer le cancer ou l'infertilité, par exemple », déclare la chercheuse.

D'après les récentes études d'*Abortion Onscreen*, environ 9% des femmes qui ont un avortement à la télévision subissent une fin tragique. Cela constitue un décalage important alors que le taux de mortalité suivant une interruption de grossesse s'élève à six morts par million de procédures (dans un pays développé). Il est donc proportionnellement trop commun qu'à la télévision une femme enceinte fasse une hémorragie ou qu'elle décède à la suite de l'intervention. Un public peu informé se fera à l'idée que l'intervention constitue une menace à la santé et devrait être restreinte. À titre de comparaison, un accouchement est associé à un taux de mortalité 14 fois plus élevé qu'un avortement. Pourtant, à travers nos écrans, très peu de femmes périssent en mettant un enfant au monde.

« Sous l'ère conservatrice américaine de Ronald Reagan, aborder l'avortement à l'écran dans un univers d'hommes n'est pas une tâche facile. »

## Une visibilité qui vaut cher

Dans les années 60, se faire avorter demande une somme d'argent importante pour une femme issue de la classe moyenne. *Dirty Dancing* est un des seuls films à donner un coût à cette intervention à l'écran. À l'époque du récit du film, en 1963, on évoque une somme de 250 dollars pour avoir accès à la procédure de manière clandestine. De nos jours, cela correspondrait à environ 2300 dollars. Tout compte fait, les Américaines doivent encore déboursier une importante somme d'argent si elles veulent mettre fin à leur grossesse, sans compter que cette option ne leur est pas accessible partout à cause des lois. En 2022, le prix d'une pilule abortive aux États-Unis coûte en moyenne 350 dollars américains.

La chercheuse et activiste américaine Steph



Manifestation pour le droit des femmes devant la Cour suprême des États-Unis à la suite de l'annonce du retour de *Roe v. Wade* qui permet aux États de criminaliser l'avortement.

Crédit photo : Sarah Penny - Unsplash

Herold travaille sur un projet qui vise à rassembler des exemples de représentations d'avortements dans les médias (*Abortion Onscreen Database*). Selon madame Harold, il revient à Hollywood de conscientiser la population : « À mesure que l'avortement sera de nouveau criminalisé, son prix augmentera, pas parce que l'acte coûtera plus cher en lui-même, mais parce que les femmes devront se déplacer plus loin, prendre davantage de congés et rester plus longtemps à l'hôtel », indique la chercheuse américaine.

Parmi 180 films recensés par la base de données *Abortion Onscreen Database*, seulement 15 d'entre eux évoquent le coût de cette procédure. Qu'elle soit pratiquée de manière clandestine ou légale, la procédure demande, encore aujourd'hui, un sacrifice financier pour nombreuses femmes. Véhiculer cette injustice sociale peut constituer le mandat du cinéma moderne.

Lorsque questionnée à propos de la pertinence de son film, en 2017, la scénariste de *Dirty Dancing* Eleanor Bergstein répond : « Je ne sais pas si nous aurons toujours *Roe v. Wade* ». Nous voilà, 35 ans plus tard, en plein cœur de cette éventualité.

## Autres œuvres cinématographiques traitant de l'avortement

- *MISÈRES DE FEMMES, JOIES DE FEMMES* (1930), Suisse
- *HISTOIRE D'A* (1974), France
- *UNE AFFAIRE DE FEMMES* (1988), France
- *CITIZEN RUTH* (1996), États-Unis
- *nouvelle cuisine* (2004), Hong-Kong
- *VERA DRAKE* (2005), Royaume-Uni, France
- *4 MOIS, 3 SEMAINES, 2 JOURS nouvelle cuisine* (2007), Roumanie, Belgique
- *SHAHADA* (2007), Allemagne
- *GRANDMA* (2015), États-Unis
- *L'ÉVÈNEMENT* (2021), France



# Politique et minorités : alliées ?



LÉA TURCOTTE

**Une assemblée nationale en zone paritaire et en zone de représentativité, la politique québécoise serait-elle sur la bonne voie ? Les dessous de l'ambiance politique en 2022 en tant que femmes issues des minorités visibles, c'est ce dont Dominique Anglade, ex-chef du Parti libéral du Québec et Madwa Nika-Cadet, élue libérale dans Bourassa-Sauvé, ont discuté lors de cette entrevue.**

**Sentez-vous que vous devez faire face à des difficultés additionnelles à cause de votre identité, en politique ?**

**Dominique Anglade :** Ah bien c'est sûr ! Chaque niveau de diversité apporte un niveau de complexité. Donc par exemple, si tu es une femme, être dans un milieu d'hommes, c'est un niveau de complexité additionnel. Si tu es une femme noire dans un milieu d'hommes, c'est une deuxième complexité additionnelle. Ce sont des niveaux de complexité qui s'additionnent, mais en même temps, ce sont des niveaux de richesse aussi ! Ce sont les différences, une fois qu'elles sont comprises et intégrées, qui rendent notre société plus plurielle et ouverte.

**Madwa Nika-Cadet :** Je ne sais pas si l'on peut appeler ça des difficultés additionnelles. C'est évident, je suis une femme noire. Ça vient avec une réalité. Par ailleurs, je fais partie de la 43<sup>e</sup> législature à l'Assemblée nationale du Québec, celle qui a fait élire le plus grand pourcentage de femmes. Ça, c'est *fun* ! Ces enjeux-là sont de plus en plus considérés dans la politique québécoise. Cette masse critique de personnes issues de la diversité et cette masse critique de femmes qui sont présentes en politique québécoise font en sorte que ça normalise notre présence. Je trouve ça important, mais c'est sûr que l'on vit des biais particuliers. Il y a des micro-agressions qui viennent avec ça. Donc je ne sais pas si je peux dire que c'est additionnel, mais c'est sûr qu'il y a un angle et des défis venant avec cela.

**D'après vous, est-ce que les minorités visibles, au Québec, sont bien représentées, politiquement ?**

**D.A. :** Quand on regarde les élus, il y en a beaucoup plus qu'il y en avait. Maintenant, il

y a quand même un travail important à faire. Au-delà de seulement la représentation, quels sont les postes importants qui sont accordés aux minorités ? Ça aussi c'est important ! Ce n'est pas juste une question de dire qu'il y en a plus, mais quel genre de rôle elles ont ? Il reste encore du chemin à faire.

**M.N-C :** Je dirais que dans la législature qui s'en vient, nous allons avoir une proportion d'élus issus de la diversité qui est à peu près égale au nombre d'habitants issus de la diversité au Québec. Maintenant, pour le fond, je pense que nous, les Québécois issus de la diversité qui feront notre entrée à l'Assemblée nationale, aurons la responsabilité de bien représenter la diversité québécoise. Je suis extrêmement consciente de l'importance que ça a d'avoir cette représentativité-là puisque, trop longtemps, les enjeux de la diversité québécoise ont été vécus de façon intracommunautaire. Quand je dis intracommunautaire, ça veut dire que, par exemple, moi je viens de la communauté haïtienne, il y a donc certains enjeux qui sont demeurés à l'intérieur de la communauté et qui n'ont pas été portés sur la place publique parce qu'il n'y avait pas cette représentation capable de les apporter à plus haut niveau. Je pense qu'avec la représentativité qui arrive, ça donne l'occasion de ne pas avoir des enjeux qui n'affectent qu'une communauté, et de dire que tous ces enjeux-là concernent l'ensemble des Québécois. Nous sommes fièrement québécois, mais il y a certaines réalités qui sont spécifiques à nos vécus.

**« [...] moi je viens de la communauté haïtienne, il y a donc certains enjeux qui sont demeurés à l'intérieur de la communauté et qui n'ont pas été portés sur la place publique parce qu'il n'y avait pas cette représentation capable de les apporter à plus haut niveau [...] Nous sommes fièrement québécois, mais il y a certaines réalités qui sont spécifiques à nos vécus. »**

-Madwa Nika-Cadet, élue libérale dans Bourassa-Sauvé



Crédit photo : Lebel, A. (2022, 10 août).  
Madwa Nika-Cadet. *Journal métró*

**« Au-delà de seulement la représentation, quels sont les postes importants qui sont accordés aux minorités ? »**

-Dominique Anglade, ex-chef du Parti libéral du Québec



Crédit photo : Beaulieu, R. (2020, 9 septembre).  
Dominique Anglade. *L'actualité*

**Le futur de ces avancées**

**Au niveau de la politique nationale, sommes-nous sur la bonne voie en matière d'égalité en 2022 ?**

**D.A. :** Je pense que oui, mais il y a des choses qui sont extrêmement préoccupantes. Ma mère m'avait posé une question et ça m'avait toujours marquée. Elle m'avait dit : « Dominique, qui est plus pauvre que l'homme le plus pauvre au monde dans le pays le plus pauvre ? ». Elle m'avait répondu : « Sa femme et bien souvent ses enfants ». Ça, ça m'avait marquée parce que je me suis dit, dans tous les enjeux qu'on vit, il faut toujours penser à la condition de la femme, c'est hyper important.

**M.N-C :** Oui, je suis une éternelle optimiste ! Honnêtement, je suis convaincue que nous sommes sur la bonne voie. Comme je l'ai mentionné, lors de cette campagne, c'est la première fois que tous les partis se sont dit : « Il faut qu'on ait de la parité » et « il faut qu'on ait des candidats issus des minorités visibles ». Je vois une transformation énorme entre la campagne de 2012, où j'étais candidate, puis la campagne de 2022, où le paysage a complètement changé.





VERONICA PERAZA  
MARTINEZ

## Place dans la fratrie et dans le monde

Et si le rang de naissance influençait la personnalité ? D'après Frank Sulloway, professeur et membre de l'*Institute of Personality and Social Research* de l'Université Berkeley, il s'agit là d'une hypothèse fondée. Longtemps, les relations fraternelles ont constitué un chapitre négligé de l'épopée familiale. Or, les liens tissés avec les frères et sœurs durant l'enfance revêtent autant, sinon plus d'importance que ceux entretenus avec les parents. Si ces derniers établissent les rudiments de la socialisation, les frères et sœurs permettent de les éprouver quotidiennement.

### L'aîné ou « le troisième parent »

C'est la naissance de l'aîné qui marque la transition du « couple » à la « famille ». Très vite, l'enfant prend conscience du milieu d'adultes dans lequel il évolue. Il apprend à plaire à ses géniteurs en se montrant consciencieux, fiable et performant. En leur absence, il a donc pour mission de veiller sur le reste de la fratrie. Parfois, le poids de ces attentes peut s'avérer anxiogène et susciter en lui un ressentiment envers ses puînés qu'il juge insoucians, choyés et ingrats.

### Le cadet ou « le laissé-pour-compte »

Pris en sandwich entre l'aîné et le benjamin, le cadet peine à trouver sa place. Non seulement vit-il dans l'ombre du premier-né, mais il est également tenu de servir de modèle au plus jeune. Cette position incertaine l'amène à faire preuve de flexibilité et d'ouverture d'esprit. Pour compenser le manque d'attention parentale, il crée sans cesse de nouvelles amitiés. Le cadet peut également se conduire en rebelle, optant pour une carrière opposée à l'aîné.

### Le benjamin ou « la petite peste »

Comme il est le bébé de la famille, les parents se montrent plus laxistes et attentionnés à son égard. Ce faible encadrement, que ses germains envient et lui reprochent, peut affecter l'enfant de plusieurs façons. Trop gâté, il risque de devenir turbulent et tenir tout pour acquis, mais trop infantilisé, il risque de perdre foi en sa capacité de réflexion et développer une crainte du rejet. À ce titre, le sentiment que son opinion semble rarement sollicitée ou entendue peut exhorter le benjamin à se transformer en véritable comédien.

### Pour l'amour de papa et maman

Tous les membres d'une fratrie aspirent à une seule et même chose : gagner l'affection des parents. Ainsi, la gestion des conflits que font les adultes au sein de la fratrie joue un rôle majeur dans sa dynamique. Un traitement inéquitable promet d'induire des sentiments de colère et de jalousie. Comme exposé par la psychanalyste Lisbeth Von Benedek, il est naturel pour un parent de s'entendre mieux avec un enfant qu'un autre. Il ne doit pas culpabiliser, mais l'accepter et s'assurer que cela ne paraisse pas. Pour ce faire, il faut éviter d'enfermer les enfants dans



Trois sœurs tournées vers le ciel

Crédit photo : Julliane Liebermann- Unsplash

**« Les liens tissés avec les frères et sœurs durant l'enfance revêtent autant, sinon plus d'importance que ceux entretenus avec les parents. »**

des cases ou de les comparer. En effet, les frères et sœurs piétinés par un aîné ou détrônés par un puîné développeraient durablement des comportements tels que la mégalomanie, le triomphalisme, la médisance ou encore la victimisation. C'est ce qu'affirme Alfred Adler, psychanalyste viennois, dissident de Freud, conformément à sa théorie de la « compensation ». Il est le premier à avoir étudié, dans les années 1920, l'impact du rang de naissance sur la personnalité.

### Autres facteurs en jeu

Outre le rang de naissance, divers paramètres teintent les rapports fraternels, notamment, la taille, la répartition des sexes, l'écart d'âge et les limitations de chacun. Plus une fratrie est nombreuse, plus il est difficile de nouer des liens solides. Quant à la répartition des sexes, les fratries unisexes connaissent le plus d'oppositions, mais demeurent les plus complices. En revanche, la mixité amenuise les rivalités et favorise les identifications parentales. Subséquemment, les faibles écarts d'âge permettent une proximité accrue. Finalement, il faut noter qu'un enfant avec une sœur ou un frère infirme tendra souvent à se responsabiliser plus rapidement. Il pourrait aussi se sentir délaissé par ses parents qui doivent prêter une attention particulière à l'enfant souffrant d'un handicap.

### Braver les clichés

Avec ses frères et sœurs, l'enfant se situe dans la famille, puis dans la société. Il se mesure à l'autre, l'alter ego. Il peut ressortir grand ou cabossé. Il peut enterrer la hache de guerre ou couper les ponts. Une chose est sûre, aucun archétype ne saurait résumer la complexité de l'identité humaine. L'aîné responsable, le cadet invisible, le benjamin immature... au final, ce ne sont que des étiquettes imposées de l'extérieur.





CHARLOTTE GUITART

## L'itinérance chez les personnes autochtones : D'où vient ce préjugé ?

**Au Canada, le sujet de l'itinérance est parfois lié aux personnes autochtones. Mais d'où provient ce stéréotype de la personne autochtone en situation d'itinérance ? Pourquoi est-ce rendu commun d'associer les deux sujets ensemble ?**

### L'attraction vers les milieux urbains

Depuis les années 70 au Québec, la présence d'autochtones augmente dans les endroits urbains due à des conditions défavorables dans les réserves : taux de chômage en hausse, pénurie de main-d'œuvre, problèmes de logements, etc. Certains déménagent aussi avec des objectifs personnels : poursuivre des études, réaliser des projets, déménager pour un emploi, etc. Pour d'autres, aller à Montréal est une nécessité pour leur santé afin d'avoir les traitements spécifiques dont ils ont besoin.

Reste qu'à Montréal, le coût de la vie est bien plus important que dans les régions et l'accessibilité à des logements ne cesse de devenir de plus en plus difficile. En effet, selon Catherine Lussier, une organisatrice communautaire au Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU) : « Si les partis (politiques) souhaitent véritablement répondre à la crise du logement, ça ne passe pas par le développement de logements dits "abordables". » Les services y sont nombreux à Montréal, mais l'accès prend énormément de temps, encore plus en étant au public sur les nombreuses listes d'attentes.

Dans une enquête de Radio-Canada, Adrienne Campbell, directrice de Projets autochtones du Québec, explique que les femmes inuites à Montréal se trouvent de plus en plus dans une itinérance dissimulée. Ces femmes sont en situation de vulnérabilité et n'ont pas de logement fixe et sécuritaire. C'est dans ces moments qu'elles trouvent un hébergement avec des personnes qui profitent d'elles, en les exploitant. Le tout est dissimulé, car les femmes inuites, tant qu'elles sont logées, ne sont pas considérées comme étant dans une situation d'itinérance.

### Souffrances de générations

Selon le site Mouvement pour mettre fin à l'itinérance à Montréal (MMFIM), à partir d'une étude faite par Anne-Marie Turcotte en 2015, on peut apprendre ceci : « Bien que la popu-

**« Bien que la population inuite ne représente qu'entre 3% et 10% de la population autochtone à Montréal, elle compte pour près de 40% de la population autochtone en situation d'itinérance [...] . »**

- Le Mouvement pour mettre fin à l'itinérance à Montréal.

lation inuite ne représente qu'entre 3% et 10% de la population autochtone à Montréal, elle compte pour près de 40% de la population autochtone en situation d'itinérance (avec une proportion de 74% d'hommes et de 25% de femmes). » L'itinérance chez les personnes autochtones est en grande majorité la conséquence d'une forte discrimination systémique, que ces populations vivent depuis une centaine d'années.

C'est aussi le résultat de traumatismes intergénérationnels qui expliquent ce préjugé envers les autochtones. La loi sur les « Indiens » et les pensionnats ont encore des effets psychologiques néfastes chez la majorité des adultes autochtones. Beaucoup de familles ont des parents et des grands-parents victimes d'abus sexuels et physiques. Les pensionnats ont créé des dommages au niveau de la langue, de la culture, des liens et de l'économie. Il est fréquent de voir des personnes se réfugier dans la dépendance à diverses drogues, ce qui forcément affecte les prochaines générations de plusieurs familles et peut déclencher un déboulement vers l'itinérance.

Divers centres et organisations pour les personnes autochtones, comme le Centre d'amitié autochtone de Montréal ou encore Projet autochtone de Québec, existent déjà afin de leur venir en aide pour n'importe quelles situations auxquelles elles font face dans la ville.



Une pancarte de manifestation portant sur la violence vécue des personnes autochtones.

Crédit photo : Gabriel Dalton - Pexels



PHILIPPE DA SILVA

## Les hallucinogènes : futures drogues récréatives?

Après 50 années de combats contre les gouvernements canadiens fermés à l'idée des hallucinogènes, par peur des dangers liés aux drogues comme le LSD ou les champignons, des scientifiques au Canada commencent à les observer d'un angle positif. Le pays est maintenant plus proche d'une réouverture quant à ces hallucinogènes.

Les drogues psychédéliques, comme les champignons, le LSD ou l'ecstasy, étaient un sujet tabou après les années 1970. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus reconnus comme un réel outil positif sur la vie de différents individus. Certaines drogues sont même sur le point d'obtenir des autorisations médicales générales et sont, selon l'Agence américaine des produits alimentaires et des médicaments (FDA), un « remède révolutionnaire ».

Plusieurs lois sont passées en 1996 au Canada pour les interdire, mais voilà que différentes sources, comme Radio-Canada, recommencent à traiter du sujet. La Colombie-Britannique a décidé qu'à partir de 2023, les personnes possédant 2,5 grammes ou moins de drogues dites dures ne seront plus arrêtées ou accusées. De plus, le policier pourra partager des ressources d'aide, comme Drogue: Aide et référence, s'il juge cela nécessaire.

### Le microdosage et ses effets

Le microdosage consiste à prendre une infime dose de drogue psychédélique chaque jour (ou aux quelques jours). Cette pratique, selon ses utilisateurs, crée des émotions plus calmes et plus positives au quotidien. Jaclyn Downs, nutritionniste de 43 ans ayant deux filles de 6 et 9 ans, s'est mise au microdosage en 2019. Selon elle, sa vie s'est considérablement améliorée. Elle est plus calme et relaxée: « Avant j'étais plus dans la réaction – je me mettais en colère ou je m'agaçais – mais désormais je réagis de manière plutôt égale, confie-t-elle. L'atmosphère générale de notre foyer est plus positive. »

Jusqu'à maintenant, nous ne connaissons pas exactement le nombre de personnes qui pratiquent le microdosage, mais aux États-Unis le phénomène ne fait qu'augmenter. En 2018, un forum Reddit nommé « r/microdosing » dédié au microdosage avait 27 000 personnes à son nom. Au début de 2022, le groupe en question en comptait 183 000.

De l'autre côté du spectre, des doses plus grandes à utilisations distancées apportent un moment d'euphorie pour l'utilisateur. Un exemple serait l'ayahuasca, fait à partir de plantes écrasées et broyées que l'on boit. Après la consommation, l'utilisateur sent supposément une sorte d'*ego death* ou une sorte de « mort de l'égoïsme », ce qui apporterait de la modestie, ainsi qu'une plus grande appréciation de la nature et de la vie.

### Du positif et du négatif

Comme la consommation de n'importe quelles drogues, celle d'hallucinogènes n'est pas sans risques. La paranoïa peut entrer en jeu, tout comme la perte de limites et un sens de soi déformé, ce qui peut provoquer des blessures traumatiques ou même, à un niveau extrême, la mort. D'un autre point de vue, les psychotropes, dont une des caractéristiques est d'améliorer l'humeur et l'émotion de joie chez l'utilisateur, peuvent aussi faire le contraire. En effet, l'alcool est un des psychotropes les plus vendus. L'alcool peut rendre une soirée bien amusante ou bien dépressive. La discipline entre en jeu, et il reste à l'utilisateur de juger de sa consommation.

« Comme la consommation de n'importe quelles drogues, celle d'hallucinogènes n'est pas sans risques. »



Rayon-X de quelques champignons hallucinogènes

Crédit photo : Mathew Schwartz - Unsplash



VICENTE IVANOV

## Jeunes du secondaire : une génération aux poumons humides.

L'Institut de la statistique du Québec observe une popularisation du vapotage chez les élèves du secondaire au Québec. Entre 2013 et 2019, l'utilisation de la cigarette électronique a quintuplé.

Aujourd'hui, le tabagisme est à la hausse en raison d'une invention destinée à aider les fumeurs à arrêter. « C'est un fléau. On avait fait beaucoup de progrès quant à la réduction du tabagisme, mais depuis deux ou trois ans, le tabagisme fait un retour en force avec le vapotage », explique David Bowles, président de la Fédération des établissements d'enseignement privé. En 2013, seulement 12% des étudiants fumaient du tabac.

« C'est difficile pour nous et notre personnel à détecter », affirme Carl Ouellette, de l'Association québécoise du personnel de direction d'école. Il raconte que les élèves parviennent à vapoter en classe et aux toilettes, car les appareils sont de plus en plus petits, ne produisent presque pas de vapeur et l'odeur est très difficile à détecter. Cette accessibilité constante à la nicotine, dans n'importe quelles circonstances, provoque des dépendances beaucoup plus fortes wchez les jeunes étudiants.

### Santé

Selon l'Institut de la statistique du Québec, 90 % des vapoteurs utilisent une cigarette électronique contenant de la nicotine et environ 3 élèves vapoteurs sur 10 vapotent tous les jours ou presque.

Bien que l'Agence de la santé publique anglaise estime que la cigarette électronique serait 95 % moins nocive que le tabac, la Société canadienne de pédiatrie affirme que le vapotage accroît le risque de maladies pulmonaires et cardiovasculaires, de troubles de santé mentale et de problèmes scolaires chez les jeunes.

Santé Canada prévient que le vapotage avec de la nicotine peut altérer le développement du cerveau chez les adolescents et peut nuire à leur mémoire et leur concentration. La dépendance à la nicotine, chez les jeunes, peut se produire plus rapidement que chez les adultes, c'est-à-dire que si un enfant vapote une fois, il y a plus de chance qu'il devienne dépendant à la nicotine qu'un adulte qui vapote pour la première fois.

Du point de vue des jeunes vapoteurs, selon l'Institut de la statistique du Québec, 83% estiment que l'utilisation régulière de la cigarette électronique entraîne un risque modéré ou élevé sur la santé. Pour les non-vapoteurs, ce pourcentage s'élève à 92%.

### Réglementation

Au Canada, il y a un règlement sur les produits du tabac : l'apparence de l'emballage d'un produit de tabac doit être neutre et normalisée. De plus, la vente de certaines marques de cigarettes et de produits de tabac aromatisés est prohibée dans tout le pays.

**« C'est un fléau. On avait fait beaucoup de progrès quant à la réduction du tabagisme, mais depuis deux ou trois ans, le tabagisme fait un retour en force avec le vapotage. »**

- David Bowles, président de la Fédération des établissements d'enseignement privé.

En revanche, pour les cigarettes électroniques, il n'y a ni de règlement qui exige un emballage neutre et normalisé ni de règlement qui limite les saveurs disponibles. Avec ses mille et une saveurs et jolies couleurs, la cigarette électronique devient nécessairement attrayante pour un jeune public.

Compte tenu de la forte augmentation de la consommation de vapoteuse, une nouvelle réglementation nationale entre en vigueur le 18 juin 2021 : la fixation d'une concentration maximale de nicotine de 20 mg/ml dans les cigarettes électroniques. Avant, la concentration de nicotine pouvait s'élever jusqu'à 59mg/ml, soit environ le triple d'une cigarette.

L'Institut de la statistique du Québec a enquêté sur la manière dont les élèves se procurent des produits de vapotage. Il s'avère que 72% des consommateurs s'en font donner par un ami, 39% demandent à un tiers d'en acheter, 12% s'en font donner par un membre de la famille, 10% achètent en magasin spécialisé et 8% achètent en ligne.

La cigarette électronique est également connue sous les noms suivants : mods, pods, vapoteuse, vaporisateur à faible résistance électrique (appareils « sous-ohm »), stylo de vapotage, appareil à réservoir, inhalateur électronique de nicotine, vape, doseuse.



Une vapoteuse dissimulée dans une trousse à crayons.

Crédit photo : Vicente Ivanov



MIRKA BEAULIEU

# Le paysage d'Heidi à jamais modifié

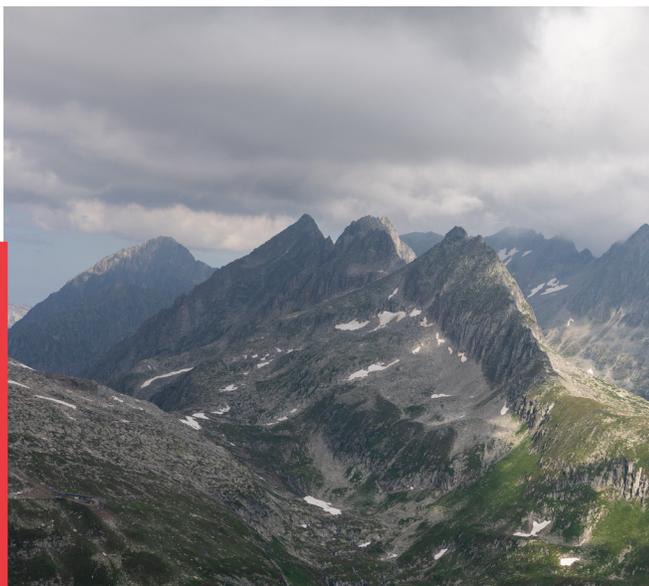
## L'impact des changements climatiques sur les Alpes

**Les changements climatiques ont un impact majeur sur les glaciers qui recouvrent les hauts monts des Alpes. Ces nombreux glaciers d'Europe vont complètement disparaître dans les prochaines années, dû à la hausse de la température.**

Depuis les 100 dernières années, les glaciers sur les plus hauts sommets fondent de plus en plus vite, et l'année 2022 n'a pas fait exception. Avec l'énorme vague de chaleur qui a frappé l'Europe l'été dernier, la fonte des glaces a battu des records.

La montagne Sonnblick en Autriche est un bon exemple de ce phénomène. Ce pic est l'un des plus hauts observatoires du monde, à plus de 3 000 mètres du niveau de la mer. Pour la première fois, la neige était complètement fondue au début du mois de juillet dernier, soit un mois avant le précédent record (en 2003), rapporte The Guardian. Dans le même article, Alexander Orlik, un climatologue de Zentralanstalt für Meteorologie und Geodynamik, s'inquiète de la situation : « It is not usual for the snow to melt completely down. In some years the snow cover is there the whole summer ». (Ce n'est pas habituel que la neige fonde complètement. Certaines années, la neige protectrice reste tout l'été). [Traduction libre]

Le réchauffement climatique des Alpes est un des plus remarquables au monde à cause de son augmentation élevée de la température. Celle-ci cumule les 2°C, depuis 1850, soit 1°C de plus que la moyenne mondiale, selon un rapport du Groupe d'expert intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC).



Le peu de neige sur une montagne des Alpes est une conséquence des changements climatiques.

Crédit photo : Adrian Lang - Pexels

Cette augmentation de la température fait fondre, à une vitesse alarmante, les glaciers des Alpes. Le peu de neige qui tombe chaque année, servant normalement à protéger les glaciers, n'est aujourd'hui plus suffisant. Cette couche protectrice est très utile contre les rayons du soleil d'été, puisqu'elle protège les glaciers afin que ceux-ci ne fondent pas.

« L'augmentation de la température cumule les 2°C, depuis 1850, soit 1°C de plus que la moyenne mondiale, selon un rapport du Groupe d'expert intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). »

### L'impact sur le peuple

La fonte des glaciers est très dangereuse pour les petites communautés alpines, dont l'économie repose, bien souvent, sur le tourisme. La pratique d'activités comme le ski, l'alpinisme ou encore le tourisme glaciaire, devient plus difficile dû aux changements climatiques. La neige artificielle pourrait être une bonne solution pour plusieurs problèmes, mais malheureusement, les changements climatiques nuisent à son efficacité, selon un rapport de 2019 du GIEC.

D'autre part, la hausse des températures peut provoquer des éboulements dans les montagnes et rendre des parties de celles-ci dangereuses, voire impraticables. En effet, le réchauffement climatique fait fondre le pergélisol. Le pergélisol est le sol gelé en permanence qui tient les roches et les pierres à la montagne. Lorsqu'il fond, il peut entraîner des chutes de pierres, des éboulements ou encore des glissements de terrain.

Un impact majeur de la fonte du pergélisol est aussi la dangerosité des infrastructures construites en hautes altitudes, comme des remontées ou encore des remontées mécaniques pour le ski. Comme l'explique en entrevue à *Franceinfo* Ivan Brunet, ingénieur géotechnicien Alpes-Ingé, il existe des solutions pour ces infrastructures telles que : « faire des pieux pour fonder le bâtiment sur des couches profondes qui ne sont pas affectées par cette variation [du pergélisol] ».

Bien qu'il existe quelques solutions pour l'économie des communautés alpines, le paysage qu'a connu Heidi ne sera plus jamais le même. Presque tous les glaciers risquent de complètement disparaître dans les prochaines années, comme le Mont-Blanc en France, le glacier Jamtal en Autriche et même le plus haut glacier des Alpes, Aletsch en Suisse, pour ne nommer que ceux-ci.





MIA CANTIN-RAIHANI

## Fast fashion, fast pollution

La *fast fashion* est l'inquiétante tendance des gens à renouveler rapidement leurs collections de vêtements qui sont souvent à bas prix et de qualités assez médiocres. Cette surconsommation engendre malencontreusement l'exploitation de l'environnement et celle de plusieurs populations dans le monde. Heureusement, il existe de nombreuses solutions afin de régler la situation.

### La face cachée des vêtements

L'industrie du textile est la deuxième plus polluante du monde. L'industrie non seulement ne cesse pas de consommer, mais elle pollue l'eau de la planète. D'après le site de Ellen MacArthur Foundation, 4 % de l'eau potable sur la planète est exploitée pour fabriquer des vêtements. De plus, 17 à 20 % de l'eau mondiale serait contaminée par cette industrie, selon la Banque Mondiale. Par exemple, un simple pantalon jean nécessite 11 000 litres d'eau lors de sa création. Les vêtements contaminent les cours d'eau à cause notamment de l'usage très polluant de tissus synthétiques qui relâchent des microplastiques.

« 80% des vêtements sont jetés dans la poubelle pour ordures ménagères et finissent par être tout simplement enfouis ou incinérés » - L'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie

### L'empreinte tendance

Selon l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (ADEME), chaque année, les machines à laver évacuent 50 000 tonnes de microplastiques dans les océans, ce qui correspond à 50 milliards de bouteilles d'eau en plastique. De plus, d'après l'ADEME, « 80% des vêtements sont jetés dans la poubelle pour ordures ménagères et finissent par être tout simplement enfouis ou incinérés [...] 10 à 12 % des habits (ceux de bonne qualité) sont revendus en seconde main localement. »

D'autre part, la *fast fashion* n'affecte pas seulement l'environnement. Elle impacte aussi la vie de millions d'ouvriers travaillant pour de grandes marques comme Zara, H&M, etc. Environ 75 millions de travailleurs et travailleuses se trouvent dans ce secteur.

C'est un système fondé sur la conservation des inégalités. Les femmes et les enfants sont les premières victimes de cette exploitation. D'après Clean Clothes Campaign, les femmes représentent 80% des ouvrières dans les industries de textile, dans le monde. De plus, le salaire des travailleurs du textile est le plus faible de tous. Par exemple, au Bangladesh, les ouvriers gagnent 0,32\$ US par heure, ce qui est le salaire le plus bas du monde. Les conditions de travail sont désastreuses. En 2013, au Bangladesh, un immeuble du Rana Plaza, rempli d'ouvriers travaillant pour plusieurs marques internationales, s'effondre et cause le décès de plus de 1100 employés et en blesse 2500.

Même si nous adorons les vêtements, il est important de prendre conscience des effets de cette surconsommation sur le monde. Plusieurs souffrent de cette tendance, dont la planète, qui souffre déjà assez.

### 7 solutions pour diminuer la surconsommation

**1. Acheter moins de vêtements.** Réfléchissez si vous avez vraiment besoin ou visualisez-vous dans le vêtement afin de moins consommer.

**2. Acheter des vêtements de marques durables et locales,** comme People Tree qui est une marque dont le choix du coton, pour fabriquer les vêtements, est biologique et équitable. Bien que les prix soient plus élevés que les grosses marques, c'est un investissement dans l'environnement que d'acheter cette marque.

**3. Acheter en friperie.** Il y a amplement de magasins de seconde main, comme Renaissance, Village des valeurs, etc. Encouragez les petites boutiques de seconde main locales. Il se trouve quelques friperies proches du Cégep du Vieux Montréal, par exemple Pause Friperie, Friperie le Chic Prix, EVA B, etc.

**4. Recycler les vêtements.** Triez vos habits afin de savoir si ceux-ci sont recyclables, car certains matériaux ne le sont pas. Réutilisez pour faire de nouveaux objets créatifs ou changez certaines pièces de vêtements afin de les aimer davantage.

**5. Revendre vos vêtements.** Plusieurs sites tels que Vinted, Depop, etc. existent pour vendre des habits que vous ne voulez plus.

**6. Faire des dons à des associations ou donner en cadeau les vêtements.** À Renaissance, vous avez la possibilité d'apporter tous vos habits ou objets que vous n'utilisez plus afin de leur donner une seconde vie.

**7. Faire attention au lavage de vos vêtements.** Beaucoup d'eau est gaspillée durant le lavage de nos effets. Observez de quoi et de quelle matière est fait votre linge. Lavez seulement au besoin, dans un cycle réduit, pour ne pas consommer trop d'eau. Finalement, séchez vos habits à l'air libre si possible, car utiliser la sècheuse consomme beaucoup d'énergie.



Contraste coloré entre la mode et la pollution.

Crédit photo : Joe Youngblood



FLORENCE LEBLOND

HORTENSE BERGERON

# Les répercussions des influenceurs sur la société québécoise

**Le rôle des influenceurs est bien précis : exercer une influence sur les gens qui les suivent, afin que la publicité dans leurs contenus pousse les gens à acheter les produits en question. Mais ces influenceurs, ont-ils un effet positif ou négatif sur la société? Est-ce qu'ils disent tous la vérité sur ce qu'ils pensent des produits commandités?**

Pour être influenceur, il faut avoir une personnalité intéressante qui sort du lot ainsi que posséder un excellent savoir-faire numérique. De plus, les influenceurs sont payés à faire du «marketing» d'influence. Que ce soit publicité par publicité, ou à chaque partenariat, ces derniers peuvent faire de l'argent avec ce métier. Par exemple, le Journal de Montréal a affirmé que quelques influenceurs parviennent à atteindre 10 000\$ de revenu par publicité. La raison pour laquelle ils peuvent être bien payés est que la publicité touche de nombreux abonnés. Leur salaire repose essentiellement sur la relation de confiance qui relie les influenceurs et leurs abonnés. Comme Le Devoir l'explique dans l'article « Comment comprendre la valeur des influenceurs », cette relation et le pouvoir des influenceurs dépendent des abonnés, puisque ce sont eux qui décident de ce qu'ils choisissent de regarder et de suivre. Les influenceurs sont dépendants du public qui peut, du jour au lendemain, arrêter de les suivre et de voir les publicités.

Il existe 4 différents types d'influenceurs dans le monde. Le premier se nomme le nano-influenceur, il débute sa carrière et il a entre 500 et 5000 abonnés. Ce qui est avantageux pour

les compagnies est que ce type d'influenceur travaille souvent gratuitement ou en échange d'une petite donation de produits à un faible coût. Ensuite, le deuxième type d'influenceur s'appelle le micro-influenceur. Celui-ci a entre 5000 et 30 000 abonnés, et il est capable de faire du contenu de qualité qui valorise une marque avec laquelle il collabore. L'influenceur gagne de 65\$ à 665\$ par publication. Ensuite, le macro-influenceur possède souvent une chaîne YouTube et a une communauté de 30 000 à 700 000 abonnés. Ce dernier pourrait facturer jusqu'à 5315\$ par publication à une compagnie qui désire s'associer avec lui. Finalement, la dernière catégorie d'influenceurs est celle reliée à la célébrité. Ces vedettes chargent leurs associations commerciales chèrement.

## Effets positifs sur la société

En mars 2020, le premier ministre du Québec, François Legault, a fait appel aux influenceurs québécois afin d'interdire les rassemblements pour freiner la propagation du COVID-19. D'après lui, ils exercent une réelle influence sur la population. Dans ce cas-ci, les influenceurs ont eu un effet positif sur la société puisqu'ils ont servi, dans le cadre de la santé, à ralentir l'augmentation de cas touchés par le coronavirus dans la province.

Aussi, certains de ces leaders d'opinion sont spécialisés dans un sujet en particulier. Par exemple, Spencer Barbosa apporte d'énormes répercussions positives dans la vie de ses abonnés. La positivité quant aux corps de

toutes formes des hommes et des femmes est un des moyens qu'utilisent des influenceurs comme Barbosa, Alanis Desilets, Julie Munger ou encore Karl Hardy pour se faire connaître. Ce mouvement de positivité corporelle aide à comprendre comment les influences externes (les médias sociaux et le milieu de travail) peuvent avoir une incidence sur la relation que la population en générale entretient avec son corps ou avec d'autres facettes de la vie.

« Les influenceurs sont dépendants du public qui peut, du jour au lendemain, arrêter de les suivre et de voir les publicités. »

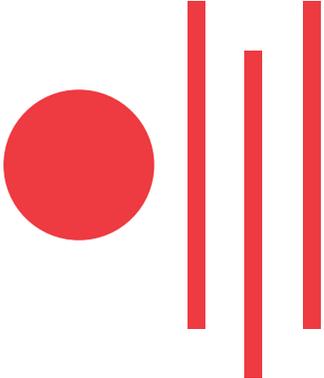
## Effets négatifs sur la société

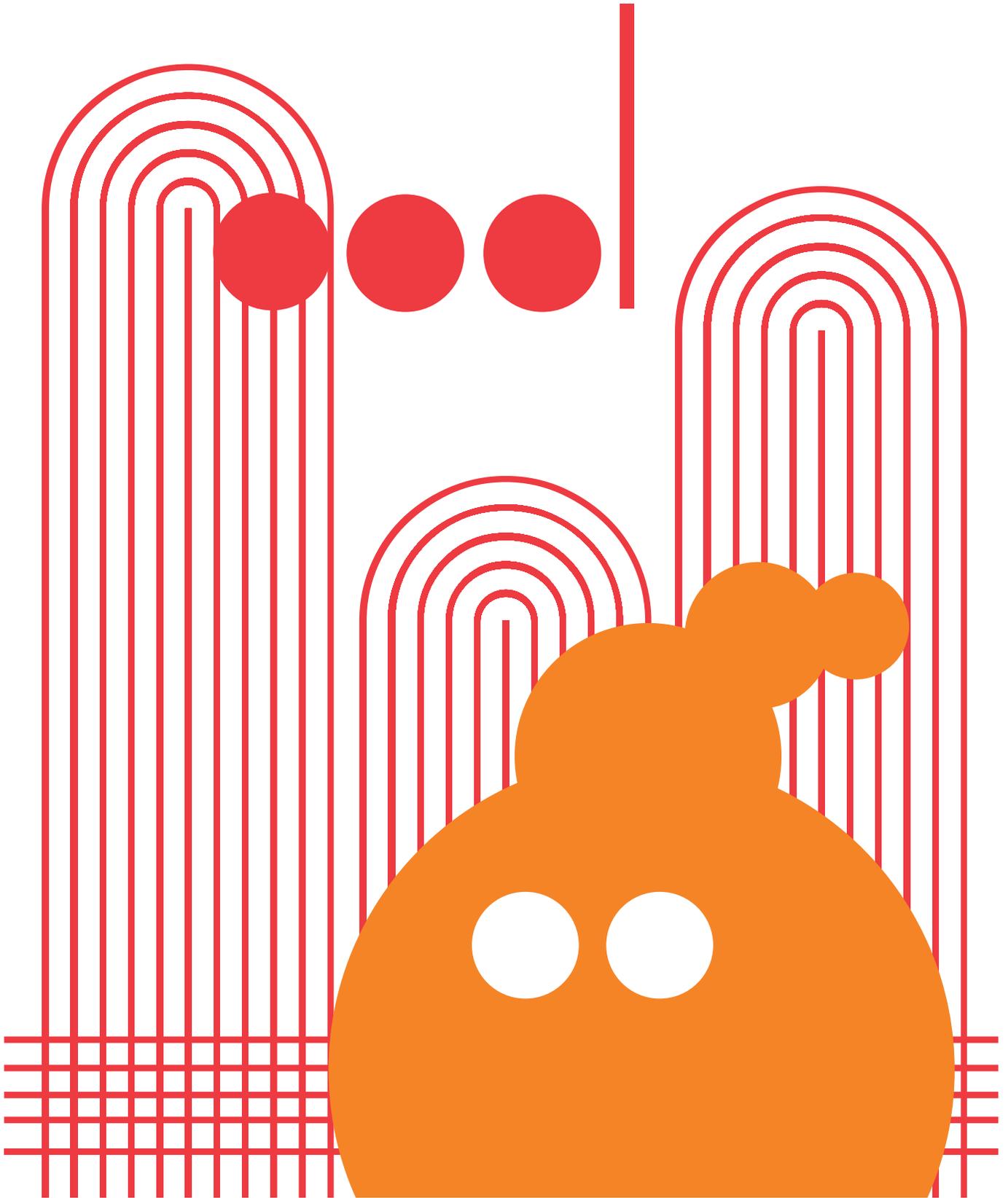
Il faut malencontreusement prendre en note que certains de ces leaders ont fait des faux pas irréversibles quant à leur avenir dans leur domaine. Un des plus gros sujets d'actualité en janvier 2022 est la fête dans l'avion Sunwing en destination de Tulum. Sont présumés présents les influenceurs québécois Anna-Melle Laprise, Sandrine Séguin et Isabelle Labrecque, des ex-candidates de la télé-réalité *L'Île de l'amour*, Karl Sabourin, Dragos Calistru d'*Occupation double Afrique du Sud* et Redggy Jupiter. TVA Nouvelles affirme que ceux-ci ont été surveillés par la SQ pendant plusieurs semaines et ont eu beaucoup de difficulté à revenir au Québec suite à ce vol. Le Journal de Montréal a expliqué que les influenceurs présents ont publié sur les réseaux sociaux ce qu'ils ont fait à bord de l'engin volant, même si cela comportait des choses illégales. Par exemple, le non-respect de la distanciation sociale, le vapotage à bord, la consommation de substances illicites, etc. Ce vol a été hautement controversé puisque ces gens qui aiment se montrer sur les réseaux sociaux ont exhibé des comportements tout à fait inacceptables, à ce moment de la pandémie, à la population entière. Ce qui est, évidemment, perçu comme un effet négatif dû à la publicité de mauvais agissements. L'événement de la « fête » à l'intérieur d'un avion Sunwing est donc la preuve que ces influenceurs ont bel et bien un effet aussi négatif que positif sur la société.



Des hommes prônent la positivité corporelle.

Photo libre de droit







VICENTE IVANOV

# Guide de survie en cas de récession

## Comprenons l'économie d'aujourd'hui.

Diplômé de l'institut CFA, Emmanuel D. Pornillos est gestionnaire de portefeuille, gestionnaire d'obligations de sociétés et directeur à revenu fixe au pupitre de négociation chez Addenda Capital Inc. En d'autres mots, son équipe gère les investissements de nombreuses compagnies et les fonds de pension de celles-ci dans le but de préserver et accroître la valeur des portefeuilles de leurs clients. M. Pornillos œuvre à la fois dans le marché obligataire et boursier. Il nous aidera à faire la lumière sur la situation économique mondiale d'aujourd'hui en nous expliquant l'inflation, le taux directeur, la dette et ce que symbolise une récession.

**Nous sommes présentement dans une période particulière qui marquera l'histoire avec une forte inflation. Que s'est-il passé ?**

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut d'abord comprendre ce qu'est l'inflation et comment ça fonctionne. Imaginons que tu as un dollar et que tu le gardes pendant 10 ans, ce même dollar ne pourra pas t'acheter le même nombre de bonbons qu'il y a 10 ans, c'est ce qu'on appelle l'inflation. L'inflation est l'augmentation du coût de la vie, et si tout coûte plus cher ça veut dire que l'argent est dévalué. En économie, on a besoin d'un équilibre entre l'offre et la demande. S'il y a une forte demande d'un bien, mais que le manufacturier de ce bien ne peut pas répondre à la demande, ce bien prendra nécessairement de la valeur parce que c'est plus difficile de se le procurer.

Ce qui s'est passé entre 2021 et maintenant, c'est qu'en raison de la pandémie le monde entier s'est refermé. Du jour au lendemain, on a éteint l'économie et ce n'était jamais arrivé auparavant dans les temps modernes. Dans les pays manufacturiers, les usines ont dû fermer leurs portes, ce qui a empêché la production de biens donc diminué l'offre. De l'autre côté, nos comportements de dépenses ont changé, la demande de biens a augmenté avec le magasinage en ligne, car les gens n'avaient plus recours à des services non essentiels. De plus, le pouvoir d'achat des gens n'a pas diminué, car les personnes dans l'impossibilité de travailler recevaient une pension d'urgence du gouvernement. Et c'est lorsque la demande est supérieure à l'offre que les prix augmentent et qu'on observe une inflation des prix.

**Pour remédier à l'inflation, la Banque du Canada augmente son taux d'intérêt rapidement. Depuis mars, il y a eu 6 augmentations, on attend une septième, le taux directeur est passé de 0,25% à 3,75%. Quelle est la logique derrière cette augmentation ?**

Pour freiner l'inflation, il faut diminuer la demande. La logique derrière l'augmentation du taux directeur est de ralentir la croissance économique, soit la consommation et l'investissement en défavorisant l'emprunt d'argent autant pour l'individu que pour les entreprises. Plus on élève le taux directeur, moins il y aura de dépenses. Si le taux directeur continue de s'élever, les compagnies vont non seulement commencer à stopper leurs investissements, mais vont aussi devoir commencer à faire des coupures et mettre des gens à la porte afin d'éviter de se mettre en situation de perte. Ceci augmenterait le taux de chômage, qui est actuellement très bas, et diminuerait le pouvoir d'achat du consommateur, ce qui diminuerait la demande et éventuellement ça affecterait la valeur de l'offre. C'est en changeant le niveau du taux directeur qu'on est capable d'influencer l'économie, la faire croître ou la contracter.

**« On vit dans un monde de dettes : on emprunte et on repaye. »**

- Emmanuel D. Pornillos

**Donc, la croissance économique repose sur des prêts ?**

Fondamentalement, oui. Pour croître, il faut investir, et quand on n'a pas d'argent, il faut l'emprunter. Si tu veux démarrer une entreprise, mais que tu n'as aucun actif, il te faudra de l'argent que tu iras emprunter à la banque ou à un investisseur. On vit dans un monde de dettes : on emprunte et on repaye. Il y a aussi la dette intergénérationnelle. Aux États-Unis, ils ont fixé un plafond pour le nombre de dettes que la trésorerie américaine peut émettre. Ils ont besoin de pouvoir emprunter de l'argent



Image qui illustre la situation économique d'aujourd'hui, le triangle qui soutient la balance symbolise le taux directeur.

Cédit photo : Radio-Canada.ca.

lors de situations plus complexes pour dépenser dans leur défense, dans leurs programmes sociaux, dans les infrastructures, etc. C'est étrange à dire, mais la dette publique est nécessaire pour faire fonctionner l'économie, pour croître. Sinon, la croissance économique serait trop lente et on tomberait en dépression. La dette publique restera toujours. C'est comme ça que le monde fonctionne essentiellement.

## Récession

**Plusieurs économistes prévoient une diminution de la croissance économique vers mi-2023, on parle déjà de récession. Est-ce que ce sont des répercussions de la hausse des taux directeurs ?**

Oui. Le problème avec le fait d'augmenter le taux directeur, c'est que ça ne vient pas affecter l'économie immédiatement. Si on a de la chance, la banque centrale va lever le taux directeur juste assez pour ralentir l'économie en évitant d'entrer en récession. Historiquement, les répercussions cumulatives des hausses du taux directeur ne se ressentent qu'après 6 à 18 mois. Ça prend de la précision pour atteindre l'objectif derrière la hausse du taux, mais c'est difficile d'être précis avec un outil qui prend aussi longtemps avant de prendre effet.

**Considérez-vous que le Canada est prêt à affronter une récession ?**

Il faut savoir que le consommateur canadien est très endetté en général. Une situation où la dette coûte de plus en plus cher en raison de l'augmentation du taux directeur peut s'avérer inquiétante pour une famille qui a une hypothèque à payer. Ça va affecter les hypothéqués surtout durant le refinancement. Souvent, les gens ici, leurs hypothèques à taux fixe sont pour cinq ans. Donc s'ils ont acheté en 2018 où les taux étaient à environ 2,5%, leur hypothèque sera renouvelée en 2023 avec des taux d'intérêt très hauts et ils seront pris à payer ce taux pendant les cinq prochaines années.



JULIEN BELLEFLEUR

## « À ton âge j'avais déjà acheté ma maison »

**Le rêve des jeunes adultes de quitter le nid familial s'éloigne de plus en plus chaque année. Ce n'est pas un manque de volonté, mais plutôt un manque de possibilités. Certains jeunes adultes d'aujourd'hui se font faire la morale par les jeunes adultes d'antan qui avaient réussi à acheter leur première maison dans leur vingtaine, chose plus difficile à accomplir en 2022.**

### L'inflation ?

L'économie a changé depuis la vingtaine de mamie. C'est le phénomène de l'inflation : une hausse cumulative et autosuffisante du niveau moyen des prix. La valeur de l'argent n'est plus la même que dans les années 60.

La hausse des prix récente est causée par la COVID-19. En 2020, pour freiner la propagation du virus, les gouvernements ont fermé plusieurs secteurs qui causaient des rassemblements, dont le tourisme, la restauration et les spectacles. Ces dépenses qui figuraient dans le budget de la population ont soudainement disparu. Aussi le marché de l'immobilier de bureaux a freiné à cause du télétravail. Cela enrichit la population, comme l'expliquent Vivien Levy-Garboua et Gérard Maarek dans l'article « Le retour de l'inflation » : « En 2020, dans la vie réelle, tout s'est passé comme si douze mois de revenus étaient confrontés à onze mois de production ». La population ne s'est pas enrichie, elle a plutôt économisé une partie de son salaire ce qui l'a rendue plus riche et capable d'acheter plus.

### Avoir plus d'argent est un problème

Quand la population possède plus d'argent, elle achète plus. Cela augmente la demande des produits achetés, les compagnies qui vendent ces produits vont monter les prix pour faire plus de profit. C'est le principe de l'offre et la demande : dès qu'un produit est très convoité, il coûtera plus cher que son prix de vente lorsqu'il était moins en demande.

Donc les prix montent, car la population qui a économisé de l'argent peut acheter plus. Mais le surplus d'argent est éphémère, car le pouvoir d'achat est resté le même. Le pouvoir d'achat est la quantité de biens et de services qu'un revenu peut s'acheter, et lui n'a pas changé. Pourtant, la population a consommé comme si son pouvoir d'achat était plus élevé, comme si c'était son salaire qui causait sa nouvelle fortune.

Les consommateurs, qui ont épuisé leur argent épargné, se retrouvent alors devant des prix élevés, avec un salaire qui est resté équivalent aux prix d'avant la hausse - prix influencé par l'offre et la demande, le manque de main d'œuvre et l'aide gouvernementale.

**« Quand la population possède plus d'argent, elle achète plus. Cela augmente la demande des produits achetés, les compagnies qui vendent ces produits vont monter les prix pour faire plus de profit. C'est le principe de l'offre et la demande. »**

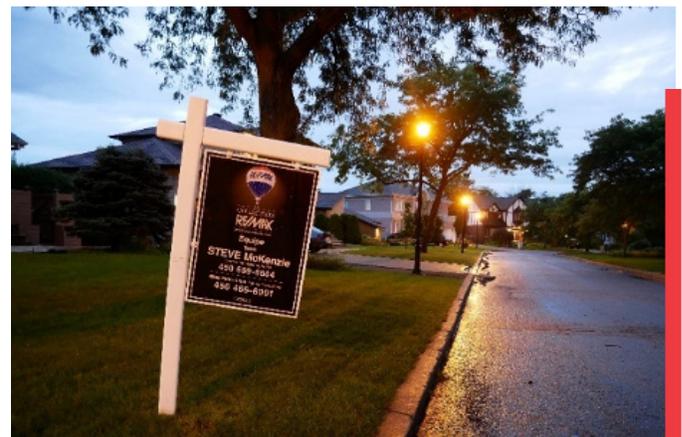
### Rêver d'une propriété

S'acheter une maison au Québec en 2022 est-il un rêve ? Avec le salaire moyen d'un jeune adulte à Montréal, c'est une impossibilité. D'après Statistique Canada, le revenu moyen d'une personne âgée entre 16 et 24 ans en 2020 est de 21,000 dollars par année, et le coût moyen d'une maison unifamiliale située sur l'île de Montréal en août 2022 est de 643,750 dollars, d'après l'APCIQ (Association professionnelle des courtiers immobiliers du Québec). Ça coûterait donc 1,754 dollars par mois, pendant 30 ans pour rembourser l'hypothèque de la maison.

Le salaire moyen par année d'un jeune adulte est insuffisant pour une mise de fond minimum de 5% du prix d'achat, donc 25,000\$, sur une maison de moins de 500,000\$. Dans le cas d'une maison unifamiliale située sur l'île de Montréal, la mise de fond minimum recommandée par l'Agence de la consommation en matière financière du Canada serait de 39,300 \$, cela inclut 5% de la première tranche de 500,000\$ et 10% du prix restant.

Le salaire des jeunes adultes était plus élevé en 1976. Selon Statistique Canada la moyenne était de 22 000 dollars de revenu, par année pour les jeunes de 16 à 24 ans. Le prix des maisons était moins élevé à cette époque. JLR (dans le document L'évolution de l'immobilier au cours des 30 dernières années, Québec, 2016) parle d'une inflation de 121% sur le prix des maisons unifamiliales dans la région métropolitaine de Montréal de 1986 à 2016.

Les revenus étaient plus élevés dans les années 70 et 80 et les maisons moins chères. Les jeunes adultes d'aujourd'hui ne sont pas en retard sur les générations ayant acheté leur maison en début de vie adulte, ils sont plutôt en impossibilité financière.



Vieux Montréal. Panneau de vente sur la place Avila dans la ville de Candiac sur la rive-sud.  
Crédit photo Julien Bellefleur



LÉA TURCOTTE

## CKOI, la radio ?

**Accroissement : c'est un mot que l'industrie de la baladodiffusion québécoise connaît bien depuis les dernières années. Alors que l'auditoire de celle-ci ne cesse de grandir, l'industrie radiophonique tente tant bien que mal de ne pas voir le sien disparaître. Qu'explique ce déclin en popularité du média traditionnel ? Pour mieux comprendre : zoom sur les dessous de la création de celui que l'on surnomme *podcast*.**

### Une baisse des adeptes

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : chez les 18-24 ans, une baisse de 41 % est observée quant à l'écoute hebdomadaire de la radio, entre 2008 et 2019, selon le centre d'études sur les médias de l'Université de Laval. Au sein des 25-34 ans, c'est 33 % moins d'auditeurs qui sont recensés. Ces statistiques concernent le Québec. Quel est l'historique de la radiodiffusion d'ici et quels sont les attraits des *podcasts* qui lui font compétition ?

### La radio au Québec

L'industrie radiophonique québécoise est présente dans la province depuis le début du XXe siècle. En 1922, la première station apparaît, celle de La Presse nommée CKAK. C'est à Jacques Narcisse-Cartier que l'on doit cette station pionnière. Celui-ci travaillait avec Guglielmo Marconi qui avait, à l'époque, acquis le monopole canadien des installations de télégraphie sans fil destinées aux bateaux de marchandises. La radio comme nous la connaissons actuellement est connue des Québécois depuis le milieu des années 1960 où le premier réseau radiophonique fut créé, concept qui obtient beaucoup de succès encore aujourd'hui.

### Et les podcasts, eux ?

Au Québec, l'histoire de la baladodiffusion reste encore à être définie. Ce mouvement de démocratisation de la diffusion audio rappelle la culture populaire du XIXe siècle. Quand le divertissement ne convient pas à une société, il est toujours dans son pouvoir d'en créer un qui pourrait la satisfaire. C'est la mission de certains balados, en plus de celle d'aborder des sujets qui ne le sont pas dans les médias traditionnels.

Un des premiers *podcasts* québécois connus est celui de l'humoriste Mike Ward, *Mike Ward sous écoute*, qui a comme objectif premier de reproduire des conversations menées dans les loges avant les spectacles de l'humoriste, explique son gérant Michel Grenier. Plusieurs facteurs ont fait en sorte que l'artiste a choisi ce médium pour s'exprimer. La contrainte de temps, qui n'est pas présente lors de la création de balados, a une énorme incidence sur leur popularité. C'est ce que mentionne Michel Grenier, aussi fondateur de Bang Management. Celui-ci exprime que les restrictions temporelles de l'industrie radiophonique rendent l'expérience de l'auditeur beaucoup moins personnalisée. « Avec les *podcasts*, on peut parler d'un sujet pendant le temps voulu et il y aura toujours des gens pour écouter », indique le gérant de l'humoriste Mike Ward.

« Avec les *podcasts*, on peut parler d'un sujet pendant le temps voulu et il y aura toujours des gens pour écouter. »

- Michel Grenier

Un balado peut porter sur une diversité infinie de sujets. Par exemple, *Over n Out*, le *podcast* de la youtubeuse Victoria Charlton, rend disponibles 146 épisodes portant sur des histoires de vrais crimes (aussi surnommé *true crime*). La variété de contenus est ce que semblent rechercher les Québécois quand vient le temps de se divertir.

Il est également pertinent d'analyser comment les *podcasts* abordent une certaine proximité avec le public, proximité qui n'est pas évidente à identifier lorsqu'il est question de la radio traditionnelle. Il n'y a aucune contrainte pendant l'enregistrement d'un balado. « Tout peut être dit », exprime Michel Grenier. Un sentiment familier s'impose au moment de l'écoute. La distance se brise, c'est ce qui rend l'auditoire confortable.

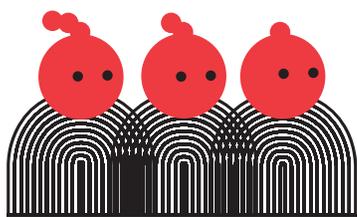
### Une nouvelle compétition féroce

Ce n'est pas la première fois que l'industrie radiophonique a affaire à une féroce concurrence. Lors de l'apparition de la télévision, plusieurs personnes travaillant dans l'industrie avaient prédit la fin de la popularité du médium de diffusion audio. Toutefois, l'industrie s'est réinventée, et la radio a pu être intégrée dans les automobiles, rendant son format adapté à la société d'aujourd'hui. Il reste difficile de prévoir si l'industrie radiophonique survivra aux nouveaux médias de communication, ceux-ci étant plus à l'affût des désirs du public. Cependant, il peut être difficile pour certains d'imaginer ce médium disparaître complètement du cadre culturel québécois, malgré sa baisse en popularité.



Image représentant un téléphone cellulaire faisant jouer un balado sur une application d'écoute en continu

Crédit photo : Cottonbro studio - Pexels



DHARMA ISABEL THOMAS LÉVESQUE

NOÉMIE OUELLETTE

## Point d'orgue pour les musiciens du Québec

Être un artiste musical au Québec est difficile, certes, mais indispensable au roulement de l'industrie : sans musiciens, les salles de spectacles et plateformes d'écoutes seraient vides, de même que le moral des gens. Plusieurs obstacles se sont dressés devant les musiciens au cours des dernières années, les obligeant à redoubler d'efforts pour continuer d'exercer leur passion. On leur accorde un moment pour reconnaître les épreuves qu'ils ont à surmonter.

### Polyvalence

Le musicien d'aujourd'hui n'est plus seulement un artiste. S'il veut survivre dans l'industrie, il doit aussi agir comme publiciste, réalisateur, producteur, diffuseur, « TikTokeur », maître d'Instagram... Une nouvelle condition les afflige : celle d'être polyvalent.

Cela s'explique par un changement du mode de fonctionnement du milieu. Jusque dans les années 90, il suffisait pour un groupe d'enregistrer une « démo » sur une cassette, de la remettre à des bars pour se trouver de petits contrats et de se présenter en spectacle. Ensuite, il fallait espérer que dans la salle se trouve un producteur qui les remarque et leur offre un contrat avec une maison de disque. Les temps ont changé.

De nos jours, lorsqu'un groupe contacte un bar, le gérant ne juge pas que par ses créations : il s'attarde aussi à sa présence sur les réseaux sociaux. S'il juge que le public du groupe est insuffisant, il y a des chances qu'il ne prenne pas le risque de leur offrir la salle. Le succès des artistes, autrefois entre les mains de maisons de disques et de gestionnaires, dépend désormais aussi du contenu qu'ils créent eux-mêmes sur les médias sociaux.

Ce nouveau phénomène entraîne chez les musiciens l'obligation de maîtriser plusieurs médiums qui ne les intéressent pas nécessairement. « Je suis musicien, agissant souvent comme réalisateur, producteur et même diffuseur. Mais je suis musicien, le reste je ne le suis pas, je le fais... par la force des choses », écrit l'artiste Damian Nisenon le 5 septembre 2020 à l'occasion d'une lettre d'opinion intitulée « C'est nous qui faisons vivre toute la patente » pour Le Devoir.

Il est donc compréhensible que les artistes aient plus de difficulté à percer depuis qu'ils ont à combler tous ces nouveaux rôles. En revanche, la rémunération et l'indulgence qu'ils

« Pour un million d'écoutes de ma chanson « Je déteste ma vie » (dont j'ai écrit les paroles et la musique) sur l'application Spotify, j'ai touché 500 \$ »

- Pierre Lapointe, indigné

reçoivent par rapport à tous ces défis supplémentaires n'ont pas augmenté. À vrai dire, les musiciens ont, ironiquement, eu quelques soucis quant à leurs redevances ces derniers temps.

En effet, il est possible de lire, dans la lettre ouverte publiée le 21 septembre 2022 par Louis-Jean Cormier, que la SOCAN (Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique) a gardé 45% des profits revenant aux artistes avant 2021, soit environ 2 millions de dollars. La lettre requérant cette compensation, d'ailleurs cosignée par une dizaine d'artistes vétérans tels que Gille Vigneault, n'a pas encore entraîné de changements. Bien que l'an dernier l'association ait reconnu son erreur et corrigé le tir, elle refuse toujours de dédommager ses musiciens pour les années antérieures.

La Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (SOCAN) est responsable de redistribuer équitablement aux auteurs d'œuvres musicales les revenus engendrés par leurs chansons lorsqu'elles sont jouées à la radio dans tout le pays.

### Des plateformes avares

Dès le début des années 2000, des services révolutionnaires de diffusion de musique tels que iTunes Music Store, Spotify et YouTube ont changé l'industrie à tout jamais, déposant au bout des doigts des consommateurs un vaste

inventaire de musiques. Cette transformation a réduit considérablement les rémunérations aux artistes qu'entraînent normalement les ventes de disques et de vinyles. À cette diminution de ventes, il faut ajouter les minimes redevances de la part de ces nouvelles plateformes aux artistes.

Lorsqu'un artiste rend disponible son travail sur des plateformes d'écoute, l'argent généré par ses créations ne revient pas entièrement dans ses poches, loin de là. Plusieurs musiciens éprouvent, depuis ces dernières années, une certaine colère à cet égard : « Pour un million d'écoutes de ma chanson « Je déteste ma vie » (dont j'ai écrit les paroles et la musique) sur l'application Spotify, j'ai touché 500 \$ », s'est indigné Pierre Lapointe sur scène lors du 41<sup>e</sup> Gala de l'ADISQ (Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo). Cette dénonciation, suivie d'une demande au gouvernement, a déclenché une ovation dans la salle. Le lendemain, au journal Le Devoir, Lapointe a ajouté « On se fait voler ! » Selon lui, la solution est toute simple : les compagnies de plateformes d'écoute doivent commencer à payer des impôts.

Puisque les gens payent maintenant un abonnement aux plateformes plutôt que les albums directement, le consommateur n'encourage plus l'artiste, et il sépare son paiement mensuel entre les artistes qu'il écoute. Ainsi, les artistes québécois voient leurs revenus rétrécir lors de chaque sortie d'albums des grands artistes américains.

La rétribution dépend du type de services. Les plateformes de partage de musique comme Spotify doivent d'abord signer un accord avec l'artiste pour rendre son album disponible sur la plateforme numérique. Ensuite, comme le rappelle Solange Drouin, vice-présidente aux



Cédit photo : Yabee Eusebio - Pexels

affaires publiques et directrice générale sortante chez l'ADISQ, dans une entrevue pour Le Devoir, « pour le droit de communication d'une plateforme au public par télécommunications, c'est la Commission du droit d'auteur [CDA] qui fixe un tarif. » La CDA n'a cependant pas changé son tarif depuis 2012, rapportant donc aux artistes 10,2 cents à chaque 1000 écoutes. Selon ce que déclare Alexandre Alonso, directeur général de la Société professionnelle des auteurs et compositeurs du Québec (SPACQ), lors d'une entrevue pour *Le Quotidien*, la méthode qui pourrait éviter un tel déséquilibre serait de soumettre ces plateformes aux mêmes obligations que celles imposées aux radiodiffuseurs canadiens.

### La loi sur le droit d'auteur doit être revue

Laurent Dubois, directeur de l'Union des écrivains et écrivains québécois (UNEQ), explique en entrevue pour le Soleil que la loi sur le droit d'auteur doit être revue. Les exceptions sont floues et ouvrent la porte à certaines personnes pour en profiter malhonnêtement. On explique dans cet article que les exceptions de droits d'auteurs pour des fins éducatives, pédagogiques ou non commerciales ne doivent pas disparaître, mais être « mieux encadrées ». Plusieurs mouvements américains et québécois ont fait des « boycotts » et ont mis de la pression afin de pousser les gouvernements à changer les choses. Une campagne nommée « Une vie sans art, vraiment ? » rassemble plus de 200 000 artistes et créateurs qui demandent un renforcement de la loi sur le droit d'auteur. Ils requièrent entre autres l'application des « mêmes réglementations pour les services en ligne étrangers que pour les services canadiens, notamment en ce qui concerne la fiscalité et la contribution au financement de milieu culturel », explique Didier Oti dans l'article « Une vie sans art, vraiment ? », le cri du cœur des créateurs », sur le journal numérique de RCI.

### Le problème québécois

Le populaire groupe Les Cowboys fringants est classé au 17<sup>e</sup> rang dans le palmarès des interprètes les plus écoutés sur les services d'écoute de musique en continu au Québec en 2021. Dans la liste de 20 interprètes, le groupe est le seul à produire du contenu francophone.

L'ère de l'électronique s'est installée dans les vies des gens assez rapidement depuis les 10 dernières années. Il suffit d'un abonnement au coût pouvant varier entre 10\$ et 15\$ par mois pour avoir accès à plus de 35 millions de pistes musicales de tous genres, toutes langues et provenant des artistes partout dans le monde. Comment les artistes québécois peuvent-ils faire leur place dans ce milieu compétitif sachant que plus de la majorité du contenu consommé par les auditeurs dans la province est anglophone et/ou américain ?

Les plateformes de musique en continu monopolisent l'écoute de musique en ligne. Grâce à une analyse de l'observatoire de la culture et des communications du Québec, il a été possible de calculer la part de l'écoute des interprètes québécois dans les services

de musique en continu : 8,6%. Ceci est la part de musique québécoise sur les 4615 millions d'écoutes. Ce taux permet de se questionner sur la part de revenu qu'en retiennent les créateurs musicaux.

Dans une entrevue sur la chaîne RDI économie, Suzanne Lortie, une professeure à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) résume bien le modèle de paiement des grosses plateformes, dans ce cas-ci Spotify : « Chaque écoute est comptabilisée, puis mise dans un pot. Les écoutes de l'ensemble des artistes qui sont sur la plateforme dans le monde sont additionnées. Ensuite, les revenus qui viennent des abonnements de ces plateformes sont redistribués aux ayants droit au prorata du nombre d'écoutes sur le total. » Il n'y a donc pas de rémunération individuelle. Les artistes indépendants québécois ne sont donc pas en « équivalence » avec The Weeknd, par exemple, qui a battu le record de 86 millions d'auditeurs mensuels sur Spotify, cette année. Les Cowboys fringants n'en détiennent que 356 000.

### Stratégie de contournement

« C'est une nouvelle politique qu'on a décidé d'appliquer depuis le début de l'année. J'ai toujours trouvé que c'était préférable de ne pas rendre un album disponible tout de suite en écoute en continu afin de garder un intérêt à son achat. C'est la moindre des choses de le laisser vivre », explique le producteur québécois Martin Leclerc dans une entrevue à TVA Nouvelles en 2019. Selon lui, la tactique à adopter pour faire profiter les artistes québécois est d'attendre avant de mettre un nouvel album sur les plateformes afin que les fans achètent le « vintage » disque compact. Grâce à cette méthode, les artistes touchent une part d'argent bien plus élevée. Interprète de la chanson « Nous autres », sortie en 2019, le groupe 2Frères a mentionné à propos des amateurs qui en demandaient plus sur les plateformes d'écoute en ligne : « Ma position reste la même, il n'y a pas d'argent à faire avec ça ».

### Une alternative

Une plateforme de musique québécoise uniquement pour les Canadiens qui permet d'écouter plus de 70 millions de chansons, n'est-ce pas merveilleux ? QUB musique est une application mobile et un site web de musique en continu créé par Québecor. Tirés du communiqué de presse, la description et le but de QUB musique sont univoques : « Face aux grandes plateformes internationales de musique en continu, Québecor souhaite proposer aux Québécois un produit d'ici qui offre une vitrine sans pareille aux talents de chez nous et qui contribue à mieux rémunérer les artistes et les ayants droit de la musique. » Un abonnement de 11,99 \$ de plus contribue-t-il vraiment à faire rayonner la culture québécoise internationalement ?

### En avant la musique !

Autrement, pour aider les artistes à traverser les épreuves auxquelles ils font face, leur public doit leur prêter mainforte. Il est possible

d'appuyer davantage les musiciens du Québec tout en continuant de profiter de leur art via les plateformes d'écoute : il suffit de migrer vers Bandcamp. Selon Jessica Jalbert, membre du duo canadien Faith Healer, plus de droits d'auteurs lui sont remis avec dix achats sur Bandcamp qu'avec des milliers d'écoutes sur les autres plateformes. Le pouvoir est entre les mains des consommateurs.

Il est aussi possible de contribuer à la visibilité des professionnels de la musique en interagissant avec leur contenu sur les réseaux sociaux. Que ce soit une mention « j'aime », un enregistrement de la publication ou un partage, l'algorithme carbure aux interactions. Plus un créateur en reçoit, plus son algorithme se charge de mettre de l'avant son contenu sur de nouvelles pages de recherches, ce qui gonfle sa popularité et ses revenus. Interagir virtuellement est la nouvelle manière d'applaudir, et ce que le public ignore, c'est qu'il est à quelques clics près de faire toute la différence.





## Deux passionnés partagent leur savoir

**Six rencontres entre l'écrivain Haruki Murakami et le célèbre chef d'orchestre Seiji Ozawa ont permis la création du livre *De la musique : conversations*. Cet ouvrage, sous forme d'échanges s'étalant de 2010 à 2011, présente des interprétations musicales classiques qui ont marqué ces deux passionnés, ainsi que leurs analyses de ces morceaux.**

*De la musique : conversations*, concocté sur les discussions établies de novembre 2010 à juillet 2011, se déroulant à Tokyo, à Honolulu et en Suisse, est écrit par Haruki Murakami, un écrivain japonais adepte du jazz, ayant entre autres écrit pour entamer sa carrière *La trilogie du rat*, qui lui a rapporté le prix de littérature Gunzou pour les écrivains en herbe. *De la musique : conversations* est composé telle une entrevue de forme question-réponse. Dans ce livre, le but de l'auteur est de partager ses moments d'échanges d'opinions musicales honnêtes et sans jugement avec son ami de longue date, maître de sujet, ancien directeur musical de l'Orchestre symphonique de Boston et de Wiener Staatsoper, le chef d'orchestre d'origine japonaise Seiji Ozawa.

Murakami possède une profonde admiration pour le maître, qu'il exprime par ses notes au début de l'écrit, lorsqu'il réfère à sa présence à des concerts orchestrés par Seiji Ozawa : « Toute la musique que j'ai entendue était merveilleuse, mais elle ne l'était vraiment que grâce à Ozawa, qui donnait tout pour qu'elle le soit. » À plusieurs reprises, Murakami souligne l'inspirante dévotion de son compère dans son art.

Ces six rencontres, truffées d'interludes et d'anecdotes captivantes, abordent des sujets tels que l'analyse d'œuvres musicales, les relations entre Ozawa et d'autres mordus du domaine, la passion d'Ozawa pour l'opéra, la manière dont il a appris à lire la musique, et la méthode qu'il juge favorable pour l'enseigner. Par ce livre, Murakami ne souhaite pas tirer de ces discussions une biographie, mais plutôt permettre la transmission d'une passion.

### D'un chef à l'autre

Lors de leurs échanges guidés par les questions de Murakami, à propos de différents concertos qu'ils analysent au même moment, ils abordent le sujet de l'influence d'un chef d'orchestre et de son influence sur ses musiciens lors d'une interprétation d'un morceau de répertoire. Lors de leur première discussion, Murakami et Ozawa écoutent le *Troisième*

*concerto pour piano en ut mineur* de Beethoven, cinq fois par différents maîtres, et ils y trouvent de flagrantes différences dans l'exécution. Ozawa explique que celles-ci diffèrent par la cadence, les harmonies et contre-harmonies, les accentuations, l'attaque de chaque son, les nuances et plusieurs notions qui varient selon la culture des interprètes. Idolâtre de la musique allemande, Ozawa raconte qu'il a déjà eu des conflits avec un soliste, qui n'aimait pas ce style. Murakami observe toutefois que lors de l'écoute d'une des interprétations de ce troisième concerto, le contraste des styles entre le soliste et le reste de l'harmonie, ne prenant pas compte les uns des autres, crée une performance unique et intéressante à analyser puisqu'elle fait preuve d'une liberté artistique rarement entendue.

### Plus qu'une passion

Ce livre n'a pu exister qu'à la suite de l'hospitalisation de M. Ozawa en 2010, qui l'a obligé à mettre sa carrière sur pause. Cela lui offrit le temps d'avoir ces entretiens avec Murakami, pour lesquels il était plus enthousiaste que jamais, puisqu'il sentait un profond manque de ce type de stimulations musicales. En décembre cette même année, Ozawa fit son grand retour sur scène, peu importe ce que les médecins et les gens qui l'entourent lui disaient. Et comme toujours, il se donnait à fond afin d'atteindre une prestation qu'il considère parfaite. Comme l'a dit Haruki Murakami « J'espère de tout mon cœur qu'Ozawa continuera aussi longtemps que possible d'offrir au monde autant de «bonne musique». S'il n'y a jamais trop d'amour, c'est aussi vrai pour la «bonne musique». » *De la musique : conversations*. 9/10.

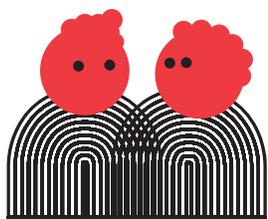
« J'espère de tout mon cœur qu'Ozawa continuera aussi longtemps que possible d'offrir au monde autant de «bonne musique». S'il n'y a jamais trop d'amour, c'est aussi vrai pour la «bonne musique». »

- Haruki Murakami



Le Maestro Seiji Ozawa à Beijing lors d'une répétition.

Crédit photo : Reuters



MIA CANTIN-RAÏHANI

CHARLOTTE GUITARD

## Immersion dans un asile

**Nellie Bly, une journaliste d'investigation américaine, est engagée par le journal *New York World* en 1887, avec pour mission de réussir à s'introduire comme patiente dans l'asile psychiatrique, le Blackwell's Island Asylum, à New York. Après cette expérience, la journaliste a écrit un reportage intitulé : *10 jours dans un asile*. Ce texte révèle les horribles conditions de détention des patientes, les méthodes criminelles utilisées par le personnel ainsi que la manière dont la santé mentale des femmes était perçue dans ces années-là.**

### Préparation à l'expérience

Le récit de Nellie Bly commence avec les préparatifs de son départ. Celle-ci pratique son rôle et affine ses compétences d'actrice afin de rendre son jeu crédible aux yeux des médecins, du juge et des policiers, pour ainsi se faire interner dans l'asile. Prête à passer à l'action, Nellie se trouve une chambre dans une pension pour femmes et se fait passer pour folle. À la faveur de ses prouesses de comédienne, Nellie Bly accomplit sa mission : elle se retrouve dans l'asile psychiatrique. C'est là-bas qu'elle découvrira les terribles conditions de vie des patientes internées dans le Blackwell's Island Asylum.

### Conditions de vie inhumaines

Au cours du séjour de 10 jours qui nourrira son reportage, Nellie Bly comprend rapidement le fonctionnement des lieux et s'aperçoit de l'injustice que vivent les femmes internées dans l'hôpital. Sans aucune raison valable, beaucoup d'entre elles se sont fait enfermer dans cet asile, car elles étaient jugées incapables de vivre en société. Par exemple, les femmes fiévreuses, jalouses, ayant des intérêts pour la politique, pour les études, ou qui se révoltaient, étaient directement considérées comme des personnes folles. D'anodines raisons et n'importe quelles méthodes étaient bonnes pour se débarrasser des plus faibles et pour faire taire les femmes. Nellie Bly en donne un bon exemple : « Un jour qu'elle [une des femmes internées] récurait le sol de la cuisine, les femmes de chambre de la maison l'avaient volontairement sali. Une dispute avait éclaté, elle avait perdu son sang-froid et un [policeur] avait été appelé pour les séparer. Voilà la seule raison de sa présence dans cet hôpital psychiatrique. » Les femmes qui vivaient des émotions fortes étaient souvent nommées « hystériques ». Ce reportage met en valeur le sexisme et tous les préjugés autour de la femme.

Nellie Bly montre non seulement la réalité des femmes atteintes de troubles mentaux et de celles internées sans raison valable, elle dénonce également les conditions misérables auxquelles les femmes font face. L'environnement de l'asile est hostile : insalubrité, endroits froids en permanence, nourriture peu nutritive, etc. La santé mentale et même les troubles mentaux sont des sujets peu élaborés encore en 1880. C'est le tout début d'expérimentations et de découvertes, mais la société maintient un grand tabou autour des troubles mentaux, d'où la réaction de Nellie Bly en vivant ce premier contact avec les femmes de l'asile :

« Je jetai un regard aux créatures toutes grelottantes [...] L'effrayant spectacle qui s'offrait à nos regards me coupa l'appétit ».

-Nellie Bly, *10 jours dans un asile*.

D'après les nombreuses descriptions du reportage, on peut constater que les conditions de vie dans l'asile sont désastreuses. La nourriture offerte aux femmes est infecte, et les chambres sont constituées d'un scea pour leurs besoins et d'un lit inconfortable. Les infirmières frappent, tirent les cheveux, crachent et insultent les malades dérangeantes ou qui demandent simplement un peu d'humanité. De plus, la plupart des médecins et l'administrateur de l'asile, qui ont pour fonction de soigner les patientes et d'évaluer leur degré de démence, n'exercent pas leurs fonctions. Ils refusent de les écouter, ne les saluent à peine et ne cessent de leur répéter que tout est dans leur tête. Même les plus malades savent qu'il est inutile de demander de l'aide à ceux qui s'occupent d'elles. Aussi, plusieurs femmes rationnelles, qui ne sont pas supposées être dans cet endroit, deviennent réellement folles et malades en raison des terribles conditions.

### Appréciation

Le vocabulaire utilisé par l'auteur est varié et facile à comprendre. Riche en adjectifs et en longues descriptions, la lecture de cette œuvre se fait aisément. Ce reportage regorge de commentaires et d'analyses intéressantes et détaillées qui peuvent être mises en parallèle avec notre réalité moderne. Il est facile de remarquer les différences entre les asiles de l'époque et les centres pour les problèmes psy-



L'île de Blackwell au milieu des années 1890.

Crédit photo Musée de la ville de New York - Collection Byron

chologiques qu'on retrouve aujourd'hui, centres beaucoup mieux adaptés et ayant énormément évolué avec le temps.

C'est une lecture intéressante, surtout pour notre génération qui est confrontée à toutes sortes de discussions sur les troubles psychologiques. Les réflexions personnelles de Nellie Bly sont très pertinentes, dont celles après ses moments de jeu d'actrice, par exemple. Aussi éclairantes, celles qui suivent les dialogues insensés et presque absurdes de ses rencontres avec les docteurs. Les réflexions de Bly permettent de vraiment distinguer la réalité de son personnage inventé. Cela contribue à une meilleure compréhension des situations et évite la confusion. Cette vulnérabilité qu'on ressent à travers son expérimentation devient touchante pour le lecteur. C'est un point de vue très personnel puisqu'on entre dans les pensées de Nellie Bly, un peu comme si on lisait un journal intime. Ce reportage est loin de ceux journalistiques du quotidien, ce qui lui donne un aspect spécial. Le reportage de Nellie Bly, *10 jours dans un asile*, mérite donc la note de 8/10.





MARGOT VILANDRÉ

## Simon Roy de l'autre côté du miroir

À mi-chemin entre l'essai et l'autobiographie, le premier roman de Simon Roy, *Ma vie rouge Kubrick* (2014), constitue un témoignage libérateur de l'impact qu'une œuvre de fiction peut avoir sur une existence. Au sein de ce roman, l'auteur québécois couche sur papier les événements dévastateurs que ses ancêtres ont vécus en les comparant au mythique film de Stanley Kubrick, *The Shining* (1980). Habile, la plume de Simon Roy déverse son encre pourpre tout en baignant dans une atmosphère décontractée anecdotique.

### Ce n'est qu'un film

Les images projetées à la télévision, bien qu'intangibles, peuvent parfois représenter plus que de simples particules de lumière. L'histoire peu commode de la famille de Simon Roy le prouve. Lauréat du Prix des libraires en 2015, le roman creuse les profonds abysses du passé de son narrateur afin d'y déterrer des révélations à l'unicité digne d'un film de Stanley Kubrick.

En toute poésie, l'auteur démontre une fine prouesse à mêler des événements les plus sinistres à des anecdotes aléatoires. Séparée en courts chapitres, l'œuvre autobiographique laisse planer un suspense palpable quant au lien qui unit la production de Kubrick à la propre vie de Roy.

*The Shining*, classique film d'horreur des années 80, raconte une histoire particulière, remplie de questions laissées sans réponse. Le personnage principal, Jack Torrance (joué par Jack Nicholson), est chargé de s'occuper de l'hôtel Overlook durant l'hiver. La route étant inaccessible pendant la saison enneigée, Jack, accompagné de sa femme Wendy et de son fils Danny, emménage au milieu de nulle part. Dans un domaine encerclé par les glaciales montagnes du Colorado, à titre de gardien de l'hôtel, la solitude est partout. Dans une ambiance lugubre, l'homme vire fou. Armé d'une hache, il parcourt les corridors labyrinthiques de l'Overlook à la poursuite de Wendy et Danny. Sous une emprise à saveur meurtrière à l'origine inconnue, Jack Torrance, psychopathe, est à la recherche de la mort. Wendy et son garçon réussissent néanmoins à s'échapper, tandis que Jack périt, gelé par la froidure de l'hiver glaçant.

Obnubilé par le film depuis un très jeune âge, Roy est incapable de retracer le motif de sa fascination envers cette œuvre de fiction. En quête d'identité, l'écrivain se réfugie dans le 11<sup>e</sup> film de Stanley Kubrick et offre un regard différent sur *The Shining*. L'auteur tente à l'aide de diverses hypothèses de combler ce vide obsessionnel qui le guette depuis son plus jeune âge.

### L'humain derrière la plume

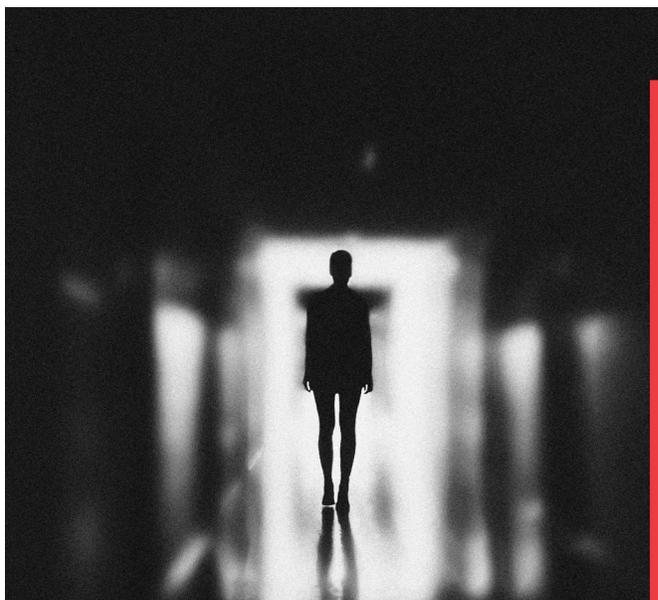
Sous la loupe de Simon Roy, les méticuleux détails ensevelis dans l'œuvre de Kubrick ne passent pas inaperçus. Chiffre significatif, affiche cachée à l'arrière d'une scène, nom d'une bouteille d'alcool... En creusant les subtilités les plus banales, l'auteur établit des liens impressionnants avec l'histoire troublante de son grand-père maternel. La lourdeur des événements s'accumule au fil des pages pour éveiller

une compassion pour le narrateur souffrant. Suicide, féminicide, infanticide... tant dans le film que dans la vie de l'écrivain, les suffixes en « cide » s'ensuivent comme une bobine de film. « Le Mal nous unit tout autant que le Bien. Sinon davantage. Car le Mal, jusque dans ses manifestations d'horreur, est finalement par sa fréquence et son universalité quelque chose de banal. » Ce qui unit l'auteur à l'œuvre de Kubrick fait donc partie du pire de ce que peut accomplir l'humanité.

Dans les plus sombres souvenirs de sa mère se cachent de nombreuses réponses à ses interrogations. Simon Roy aborde également en parallèle à la trame cinématographique une corde sensible : la perte d'un proche. En parfaite jonction, les deux sujets se mêlent et offrent un des plus beaux témoignages, celui de l'acceptation des questions irrésolues. Ce premier roman de Simon Roy prouve que même la réalité n'est pas à l'épreuve de l'imagination macabre du grand Stanley Kubrick. 8/10

« Le Mal nous unit tout autant que le Bien. Sinon davantage. Car le Mal, jusque dans ses manifestations d'horreur, est finalement par sa fréquence et son universalité quelque chose de banal. »

- Simon Roy, *Ma vie rouge Kubrick*



Crédit photo : Elina Arāja - Pexels

